



Alexandre Astruc

Entretien sur *Évariste Galois*



avec Catherine Soullard

CS : Pourquoi vous êtes-vous intéressé à Évariste Galois au point de lui avoir consacré un film (produit par Pathé en 1965) et un livre (édité par Flammarion en 1994) ?

AA : Je vais vous expliquer. Mes premières amours dans la vie ont été les mathématiques. J'ai découvert l'algèbre à 12 ans.

CS : Avant votre héros, qui n'a découvert et aimé les mathématiques qu'en seconde, au lycée Louis le grand ?

AA : En effet. Mais pour moi comme pour lui, ça a été un coup de foudre... De fil en aiguille j'ai préparé Polytechnique, où je ne suis pas rentré, car je suis tombé malade. Et c'est par Raymond Queneau que, la première fois, j'ai entendu parler d'Évariste Galois et de sa fameuse nuit de travail acharné avant le duel et la mort. Trente ans plus tard, le fils de Georges Simenon me propose de participer à une série intitulée « *Célébrations* ». Son père devait célébrer la pipe et moi les mathématiques. J'ai eu l'idée de raconter la dernière nuit d'Évariste Galois, mais finalement ce beau projet est tombé à l'eau, personne n'ayant écrit de scénario, sauf moi ! J'ai alors décidé de mener à bien mon sujet, seul. Si je voulais faire un film sur Galois, il fallait que je me replonge dans les mathématiques ; en l'espace de quinze jours, j'ai appris toutes les mathématiques modernes et je suis arrivé à comprendre le mécanisme de la théorie des groupes de Galois ! Restait à trouver l'acteur susceptible d'interpréter le rôle d'Évariste. Et voilà justement qu'un jeune homme se présente chez moi pour devenir mon assistant. Quand je l'ai vu, je lui ai dit : « *Va au mur, retourne-toi et dis-moi : "Abel est un génie"* ». Il l'a fait et m'a convaincu. José Varela a été mon Évariste... Depuis qu'elle m'était connue, cette histoire me hantait et surtout une chose me chiffonnait : tous les héros étaient des littéraires, des poètes, et moi je voulais montrer qu'on pouvait accéder au romanesque par le biais des sciences. Bernard Palissy est aussi extraordinaire que Rimbaud. Il n'y a pas de différence pour moi entre Évariste Galois, Alexandre Pouchkine et Arthur Rimbaud, vous comprenez ?

CS : Parfaitement. Et d'ailleurs, lorsque vous filmez Évariste mourant, face contre terre dans l'herbe de la prairie, on ne peut s'empêcher de penser au poème de Rimbaud, Le dormeur du Val... Pour ceux qui ne l'auraient pas vu, pouvez-vous nous raconter en quelques mots le début de votre film, ce qui précède le duel proprement dit ?

AA : Le film s'ouvre sur une cible, une balle y arrive, la caméra recule et on voit Galois en bras de chemise en train de s'entraîner pour le duel. Entrent deux garçons, un jeune écolier et un polytechnicien qui, apercevant des signes au mur, demande à Évariste : ce sont des permutations ? Ils se mettent à discuter, à évoquer N.H. Abel qui travaille sur le même sujet. Évariste explique, le polytechnicien questionne encore, Évariste s'énerve, ils se fâchent et finalement Évariste lui lance le revolver à la tête,

l'autre se précipite, on l'arrête mais, avant de partir, il lui dit : « *Que vous soyez un génie ou un incompris, ça n'a aucune espèce d'importance, parce qu'en sciences, il n'y a que le progrès qui compte. Vous aurez travaillé pour rien, Galois !* » Galois devient blanc comme un linge, il rentre dans sa chambre et se met à travailler comme un fou jusqu'au matin, tellement anxieux d'être pris par le temps que, pour les calculs intermédiaires, il écrit sur le manuscrit une phrase qui n'en finit pas de me bouleverser : « *le lecteur démontrera lui-même, je n'ai pas le temps* ».

CS : *Votre film est magnifique. La scène du duel est d'une élégance remarquable, la beauté des déplacements dans le cadre, leur exactitude géométrique, leur rythme. Des horizontales et des perpendiculaires qui se dessinent comme dans un tableau, mais nous sommes dans un champ et c'est presque l'été.*

AA : Oui, oui, c'était tout à fait volontaire, j'avais en effet composé cette série de plans comme un théorème.

CS : *Vous avez aussi effectué un travail très minutieux sur le son. On entend tout, le bruit de la plume sur le papier, des pas dans la forêt, des feuillages frôlés... et la musique, magnifique, épouse le sujet avec une rare subtilité, en particulier quand Évariste se fraie un chemin au milieu des arbres pour arriver sur le lieu du duel : c'est un mélange de notes cristallines et de battements de tambour, si aériens qu'on croirait que le destin s'avance sur des pattes de colombe...*

AA : C'est Antoine Duhamel qui l'a signée. Je lui avais demandé de me faire quelque chose qui ressemble de loin aux variations Goldberg.

CS : « Le cinéma, je crois que c'est avant tout un art physique, et les choses les plus abstraites, les tensions, les rapports, les passions intellectuelles doivent y trouver une expression physique » *écriviez-vous en février 1961, dans Les Cahiers du Cinéma. Quand Évariste est touché par la balle de Duchâtelet, tout le monde s'enfuit. Il est seul par terre, presque mort. Il essaie de se relever, ne réussit qu'à s'agenouiller, trébuche, retombe, essaie une nouvelle fois, se met à quatre pattes, et parvient enfin à se mettre debout. Ce balbutiement de gestes dégage une humanité et une émotion bouleversantes. Comment l'expliquez-vous ?*

AA : C'est vrai que c'est beau et cela tient beaucoup aussi à la musique. Antoine Duhamel m'avait dit : « *Écoute, quand Évariste se relève, à ce moment-là, je voudrais qu'on abandonne la rigueur et qu'on mette un thème lyrique, comme dans le cinéma américain* ». Ce qu'il a fait, et tout d'un coup, la musique comme dans un western prend de l'ampleur.

CS : *Dans un entretien avec Jean Collet pour Télérama, toujours en 1961, vous déclariez : « C'est la mise en scène qui a pour fonction, dans mes films, de coincer les personnages. Je cherche à mettre les personnages dans une situation impossible et à les faire avouer, à savoir exactement ce qu'ils sont ».* Comment avez-vous coincé Évariste Galois ?

AA : Eh bien, tout simplement, je le coince par sa mort. Tout le film est fait sur l'idée qu'il va mourir. La camera surplombe le champ, et cette organisation mathématique du duel, c'est pour ça ; ces gens qui parodent, c'est une pavane mortuaire. Pavane pour une infante défunte, comme disait Ravel.

CS : *Oui, c'est tout à fait ça, le noir et blanc somptueux, les costumes noirs des témoins et de l'ordonnateur du duel, la chemise blanche d'Évariste, tout le jeu avec les ombres projetées des personnages sur le champ – nous sommes à la fin du printemps, le 30 mai 1832, il fait beau et le champ est empli de fleurs. Votre mise en scène est fidèle à votre vœu le plus cher, exprimant « davantage encore que le récit lui-même le déchirant secret que les personnages portent au fond de leur cœur » (Les Cahiers du Cinéma, octobre 1954)... Quand, à la toute fin du film, la voix off (superbe voix grave de Jean Negroni) dit : « Aujourd'hui, n'importe quel élève de mathématiques spéciales sait quel nom attribuer à la catégorie de corps ayant un nombre fini d'éléments, ces corps sont appelés champs de Galois », alors que sur l'écran on observe le corps de Galois dans un champ, ce n'est évidemment pas un hasard ?*

AA : Non, bien sûr !

CS : *Vous avez été distingué à Cannes ?*

AA : En effet, le film a remporté un prix au Festival de Cannes 1965, dans la catégorie court-métrage. Puis il est sorti dans les salles en première partie. Vous savez, c'est un de mes films préférés avec *Le rideau cramoisi* (1952), *Le puits et le pendule* (1964), *Une vie* (1957).

Alexandre Astruc, 89 ans, travaille sur l'adaptation au cinéma de nouvelles de Mérimée, qu'il devrait tourner dans le courant de l'année 2012.